

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## ***Le Cercle des arènes de Roger Fournier***

**Thésée et le Minotaure**

**Roger Fournier, *Le Cercle des arènes*, Paris, Albin Michel, 1982, 273 p.**

André Vanasse

Numéro 31, automne 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39962ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vanasse, A. (1983). Compte rendu de [*Le Cercle des arènes* de Roger Fournier : thésée et le Minotaure / Roger Fournier, *Le Cercle des arènes*, Paris, Albin Michel, 1982, 273 p.] *Lettres québécoises*, (31), 28–29.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1983

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>



Photothèque de Radio Canada

Domage que les réputations, une fois façonnées, sèchent aussi vite que le ciment. Impossible, après coup, de leur refaire une beauté.

Roger Fournier fait partie de la catégorie des écrivains dont l'image a été coulée dans le béton. Depuis *les Filles à Mounne*, on s'accorde à dire qu'il est un romancier truculent mais secondaire.

Quand parut *les Cornes sacrées*, en 1977, ce fut le silence. Cette année, le public s'est conforté dans son opinion en lisant la « descente » de Réginald Martel dans *la Presse: le Cercle des arènes*<sup>1</sup>, apparemment, ne méritait pas qu'on lui consacre quelques heures de lecture.

De fait *Lettres québécoises* n'a rien dit au sujet de ce roman. Et même après que *le Cercle des arènes* se soit mérité le prix du Gouverneur, ce fut le mutisme quasi complet dans la presse écrite. À peine quelques lignes pour souligner l'événement.

Autant jouer cartes sur table pour lever toute ambiguïté: j'ai été un des trois membres du jury qui a accordé à l'unanimité le prix du Gouverneur à Roger

# Le Cercle des arènes

de Roger Fournier

## THÉSÉE ET LE MINOTAURE

Fournier. Je n'ai pas l'intention ici de justifier mon choix. Je veux simplement dire mon immense plaisir à lire ce récit pas toujours très vraisemblable mais d'une vigueur telle qu'il m'a littéralement charrié dans son torrent.

Les écrivains voyagent par *Imagine Air*. C'est un choix qui en vaut bien d'autres. Si certains sont attirés par le sud (Victor-Lévy Beaulieu, Pierre Turgeon, Antonine Maillet, Yolande Villemaire), d'autres se jettent dans l'Atlantique, retournent aux sources, poussés par cette force aveugle qui les apparente au saumon. Ce fut le cas notamment (ô combien surprenant) de Claude Jasmin. Celui aussi de Roger Fournier qui a imaginé une folle équipée à travers Paris et les provinces de France.

Voici donc Sébastien, jeune étudiant en rupture de ban, affamé, errant dans le ventre de Paris et qui, désespéré, lance l'ultime cri du bâtard qu'il est: « Père, Père, pourquoi m'as-tu abandonné? »

Et il suffit d'un télégramme pour que Laurent, ce père que Sébastien n'a à peu près pas connu, s'écrase comme une comète en flamme sur le numéro 27 de la rue Saint-Jacques.

Ainsi débute une aventure qui n'aura de cesse que lorsqu'elle aura atteint le sublime d'une tragédie grecque. Il faut

attendre l'affrontement de Thésée et du Minotaure, ce moment précis où l'épée de Thésée s'enfonce entre les omoplates et transperce d'un coup fatal l'artère pulmonaire dans un giclement de sang pendant que la bête superbe, à genou devant son sacrificateur, ploie l'échine et écrase, dans un dernier râle, son muflle humide dans le sable brûlant de l'arène.

Mais qui, de Sébastien ou de Laurent, est Thésée? Qui sera sacrifié comme le Minotaure? Nous ne le saurons qu'à la fin. Pour l'heure, Laurent entraîne son fils dans les dédales de Paris. Sans fil d'Ariane ni guide Michelin, uniquement mû par une soif insatiable, il ratisse, de bar en restaurant, de restaurant en cathédrale, une ville inconnue en tirant par la manche un fils qui n'en finit pas de découvrir avec fascination, quand ce n'est pas avec consternation, ce père qui l'a laissé pendant plus de vingt ans entre les mains trop douces de sa mère.

Entre eux deux se tisse une relation ambiguë, émotivement tendue où le fils joue le rôle du dominé: Sébastien colle à son père comme une sangsue. Il a trop fantasmé (puis refoulé) ce moment où il ferait corps avec son père pour se soustraire à son emprise. Et Laurent, Dionysos à ceinture fléchée, adore qu'on le si-phonne. Il prend autant plaisir à avaler



qu'à être avalé. Généreux, il se dépense et dépense avec une frénésie qui tient du délire: le whisky coule à flot, le vin aussi, le cognac tout autant. Il paie sans rechigner les plats (renversés ou pas), les chemises éclaboussées, les chaises brisées avec un sourire qui fait oublier sa grossièreté. Car Laurent est l'image du Nord-Américain typique. Il s'est hissé à bout de bras dans l'échelle sociale sans pour autant avoir acquis le fini qui s'attache à son rang. Il illustre à la perfection le parvenu pour qui tout s'achète. Cinq cents francs ne suffisent pas? Alors il suffit de doubler. De tripler si nécessaire. On vient toujours à bout de tout.

Si le lecteur éprouve une certaine gêne devant les frasques de Laurent, il ne peut s'empêcher de l'admirer: cet homme, d'une incommensurable naïveté, possède un pouvoir d'étonnement qui provoque l'admiration. Il dévore autant des dents que des yeux. Il s'émerveille d'un rien. Pleure dans Notre-Dame de Paris, fraternise avec les clochards, se lie d'amitié avec les bourgeois, réussit en somme à être toujours lui-même où qu'il soit et peu importe qui il fréquente.

À ce titre la scène, dans un grand restaurant parisien, entre Laurent et le juge Bouvier, de la cour d'assises, est un chef-d'oeuvre en son genre. Le choc de deux civilisations provoqué par le contact de deux verres de Pomerol que Laurent et Sébastien ont fait éclater en trinquant, éclaboussant du même coup le digne juge et sa fille. S'ensuit une discussion entre le juge cultivé et un Laurent en verve (comme toujours!) qui vire nettement à l'avantage du Québécois mal dégrossi. Après quelques sorties hilarantes de Laurent, le juge se déconstipe et se prend de sympathie pour Laurent. Aux «tabarnacs» du premier s'agglutinent les «sacrés bordels de Dieu» du juge devenu soudain anarchiste. Laurent se marre: il avait raison de prétendre qu'«il n'y a que les barbares qui se promènent avec la vérité au fond de leur âme. Ce sont eux les purs.» (p. 123).

Non seulement a-t-il réussi à mettre le juge dans sa poche mais il a fait d'une pierre deux coups. Grâce à son sens de l'humour et à ses talents de bouffon, il s'est aussi (et surtout!) attiré la sympathie de la fille du juge qui le lorgne d'un oeil plein de sensualité.

De fait Sylvie sera entraînée dans une époustouflante randonnée à travers la

## Roger Fournier *Le cercle des arènes*

ROMAN

Albin Michel

France. Elle agira comme arbitre et ballon d'une joute dont les règles du jeu échappent aux trois participants. Drôle de triangle que celui que nous présente Roger Fournier: Laurent désire Sylvie qui se refuse à lui sous prétexte qu'elle le confond avec sa mère, morte deux ans plus tôt. Sébastien, quant à lui, toujours rivé à son père, persiste à jouer le nourrisson mal sevré quand il n'essaie pas de se faire plus «guidoune» que Sylvie. Laurent est décontenancé: «Comment réagir devant un fils qui se comporte comme une fille?» (p. 204) «On peut tout de même pas coucher ensemble!» (p. 223)

Entre les trois, un désir innommable où s'entremêlent l'hétérosexualité, l'inceste et l'homosexualité dans un débordement de tous les sens qui ne se concrétise jamais. À dire vrai, ils se livrent «à la même passion qui les dévore tous les trois: avaler la terre entière» (p. 187). Ils sont obnubilés par un besoin qu'ils n'arrivent pas à satisfaire et qui est celui de rejoindre la Mère Nourricière, «maman la terre» dans laquelle ils se vautrent avec une jouissance toute infantile:

*Dès qu'ils sont sortis de Beaune, c'est de nouveau le délire. Ces vignobles, qui allongent leurs rangées de plants à flanc de côteau, portent des noms qui font gicler les glandes salivaires. Laurent crie:*

— *Pommard! Sébastien, Pommard! Tu te rends compte! Les salauds! De*

*quoi on a l'air, nous autres, avec notre sirop d'érable, tabarnac! Tiens, regarde-moi ça, ça s'étend à perte de vue!*

*Un peu plus loin, il bondit de nouveau:*

— *Sébastien! Volnay! Calvaire! Volnay! Ça se peut pas! Où c'est qu'on s'en va comme ça? Sylvie, tu vas nous rendre malades. On n'a pas le droit de nous mettre dans des états pareils! (pp. 174-175)*

Soûls plus souvent qu'autrement, titubant à la sortie des châteaux, ils errent de libation en libation dans une fuite en avant, obsédés malgré tout par ce point ultime («la vérité de leur coeur, le fond de leur âme» p. 272) qu'ils ne parviennent pas à atteindre.

Il faudra attendre la corrida de Nîmes. Il faudra plonger dans le cercle de l'arène d'où on ne peut sortir que vainqueur ou mort pour que tout se dénoue. C'est à la vue de ce spectacle sacré que les trois protagonistes comprennent confusément qu'eux aussi doivent affronter la mort pour accéder à leur autonomie. Au beau milieu de l'arène, nus, Sébastien et Laurent s'affrontent dans un combat mortel pendant que Sylvie, à la fois spectatrice et officiante, assiste au drame antique du meurtre du père (qui est, pour elle, celui de la mère).

Thésée, incarné en la personne de Sébastien, vaincra encore une fois le Minotaure. Il aura accompli, dans la terreur et la fureur, un rite sacrificiel et nécessaire. Mais chacun y aura trouvé son compte, y compris Laurent, qui, au cours de cette mise à mort symbolique, aura enfin affronté sa propre image.

Le vent peut souffler sur l'arène pendant qu'à l'ouest le soleil décline.

Ainsi se termine *Le Cercle des arènes*. Ce roman effectivement naïf, dont la trame est tissée de gros fils de lin, s'adresse aux Barbares, à tous ceux qui croient «que les hommes merveilleux voient des choses merveilleuses en voyage» (p. 156). Ceux qui appartiennent à cette race, y trouveront, j'en suis sûr, leur plaisir. □

André Vanasse

1. Roger Fournier, *Le Cercle des arènes*, Paris, Albin Michel, 1982, 273 p.